

SANDRA TERONI

# Le Clerc militant

**J**E TRAVAILLAIS sur *La Trahison des clercs*, il y a bien des années, lorsque je lus avec une certaine surprise la lettre envoyée par Gide à Julien Benda au moment de la parution de l'ouvrage <sup>1</sup>. Gide avait été l'un des principaux inculpés dans le procès intenté par Benda à la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle ; et, malgré la dizaine d'années qui s'étaient écoulées depuis la publication de son réquisitoire, l'auteur de *Belphégor* (1918) n'avait pas changé d'avis <sup>2</sup>. Il n'en changera d'ailleurs pas après avoir été aux côtés de Gide lors des combats des années trente <sup>3</sup> : dans *La France byzantine, ou le triomphe de la littérature pure*, écrit sous l'Occupation et publié en 1946, Gide demeure à

---

<sup>1</sup> Copie de la lettre est conservée dans le Fonds Gide de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

<sup>2</sup> À l'époque, Gide n'avait peut-être pas lu le livre de Benda, puisqu'il en parle dans son Journal le 5 janvier 1945, le trouvant, à juste titre, « fort au dessous de *La Trahison des clercs* » : « J'ai combattu les mêmes dragons que lui. S'il avait daigné me lire un peu mieux, il aurait pu s'en rendre compte », considère-t-il (*Journal II 1926-1950*, édition établie, présentée et annotée par M. Sagaert, Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1997, p. 1007).

<sup>3</sup> Le 29 décembre 1932, après avoir lu « avec l'intérêt le plus vif » le début du *Discours à la Nation Européenne*, Gide en arrive à écrire : « Je ne m'étonnerais pas qu'il devînt l'un de nos principaux conducteurs » (*op. cit.*, p. 387).

ses yeux l'écrivain le plus emblématique de la psychologie de l'homme de lettres, fondamentalement viciée par l'esthétisme, le subjectivisme, la préciosité, l'anti-intellectualisme. Et cependant, en 1927, tout en contestant l'idée excessivement abstraite que Benda se faisait de la raison, Gide se déclarait en grande partie d'accord avec son diagnostic ; en témoignage, il ajoutait à sa lettre une « vieille page », malheureusement égarée, tout comme l'original de la lettre et une grande partie des papiers de Benda, sous l'Occupation.

Les différences entre les deux personnalités sont sans doute beaucoup plus importantes que les convergences <sup>4</sup>. Et encore ces dernières se limitent-elles vraisemblablement à l'exigence d'une éthique de l'écrivain, que l'un et l'autre considèrent comme un « cleric », gardien du vrai et du beau et défenseur des grandes valeurs de la vérité et de la justice. Un cleric qui se fait militant « descend sur la place publique », pour reprendre les paroles de Benda, revendique un « droit de regard sur la juridiction du voisin », pour citer Gide <sup>5</sup>, lorsque ces valeurs s'avèrent niées ou menacées. Et qui fait alors prévaloir le devoir moral sur les considérations tactiques et politiques, prêt à affronter l'incompréhension et l'hostilité du politicien et, plus généralement, de l'homme d'action. Ce dont témoignent les cas exemplaires, cités dans *La Trahison des clercs*, de Voltaire et de Zola.

## 1.

En 1927, Gide vient juste d'accomplir ce pas avec un geste qui l'a propulsé sur le devant de la scène politique et a fait de lui un nouveau cas emblématique : au retour de son voyage au Congo, il a dénoncé l'exploitation coloniale dont sont responsables les compagnies européennes, déclenchant, avec la publication de *Voyage au Congo* (1927), de violentes polémiques et une enquête parlementaire. Pour répliquer aux attaques, il renchérit avec un long article, explicite dès le titre, *La Détresse de notre Afrique équatoriale* <sup>6</sup>, et avec *Le Retour du Tchad*, qui sera publié l'année suivante. L'impact que cette expérience a eu sur lui –

---

<sup>4</sup> Sur le rapport Gide-Benda, cf. Jacques Brigaud, *Gide entre Benda et Sartre*, Paris : Lettres modernes, 1972.

<sup>5</sup> Cf. la rectification contenue dans la lettre à Pierre Lagarde pour l'interview *Rencontre avec André Gide et conversation à bâton rompu* (1934), dans Gide, *Littérature engagée*, Paris : Gallimard, 1950, pp. 46-8.

<sup>6</sup> *Revue de Paris*, 15 octobre 1927.

d'abord le spectacle de la misère, de l'exploitation, de l'injustice, poussé à l'extrême (comme c'est toujours le cas en Afrique), mais également celui de l'hypocrisie, de l'arrogance, du mensonge — cet impact a eu pour effet d'imposer à son attention la « question sociale » (pour utiliser ses propres paroles et le langage de l'époque) et la défense des droits civils — « Désormais une immense plainte m'habite ; je sais des choses dont je ne puis prendre mon parti. Quel démon m'a poussé en Afrique ? Qu'allais-je donc chercher dans ce pays ? J'étais tranquille. À présent je sais : je dois parler<sup>7</sup>. » D'autre part, les bouleversements mondiaux, à partir de la grande crise économique de 1929 et de la crise des démocraties européennes sous l'avancée des fascismes, l'amènent, comme tant d'autres, à déplacer ses espoirs vers les horizons ouverts par les réalisations et les objectifs de la Russie post-révolutionnaire. Ce qui le pousse à un engagement croissant dans cet extraordinaire mouvement antifasciste dont furent protagonistes grand nombre d'intellectuels et qui ouvrit la voie à l'unité d'action des forces politiques de gauche (communistes, socialistes et radicaux), aboutissant à la création du Front populaire.

Cela bien sûr et toujours avec ce style — par ailleurs abondamment critiqué — bien à lui d'« adhésion conditionnée » et de « mélange de précaution et d'audace », dans lequel Sartre a pu reconnaître le chiffre gagnant non seulement des conduites de l'écrivain, mais également du rôle extraordinaire joué par Gide dans les *Lettres françaises*<sup>8</sup>. Seule une optique myope peut motiver le jugement expéditif de débandades passionnelles, d'instabilité et d'ondoiements caractériels. Le mouvement alterné d'adhésion et de prise de distance obéit à une logique : se réserver la liberté d'exprimer admiration et approbation non pas pour respecter une discipline ou un devoir, mais par cohérence avec un choix d'authenticité et de transparence (la « sincérité ») ; refuser tout conditionnement qui ne soit pas dicté par une évaluation personnelle — éventuellement erronée — d'opportunité et de prudence. Si l'on regarde dans son ensemble la décennie qui le vit engagé sur la scène politique, c'est plutôt cette cohérence qui nous frappe, une cohérence qui est fidélité substantielle à l'éthique du clerc. Son enthousiasme proclamé pour l'U.R.S.S.

---

<sup>7</sup> Gide, *Voyage au Congo*, dans *Souvenirs et voyages*, édition présentée, établie et annotée par Pierre Masson, Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2001, p. 400.

<sup>8</sup> Jean-Paul Sartre, « André Gide vivant », dans *Situations, IV*, Paris : Gallimard, 1964, pp. 85-9.

mis à part (j'y reviendrai), ses prises de position politiques répondent à un seul critère : sauvegarder sa propre indépendance, de discours et d'image publique — autant que possible, dans la course à l'accaparement des personnalités de prestige et dans l'emballement intérieur que ces situations tendent à produire. Gide refuse ainsi de s'inscrire au Parti communiste et aux nombreuses associations para-communistes qui le sollicitent, la plus importante étant l'A.E.A.R, Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires, créée en 1932. Il accepte par contre de se joindre à Barbusse, Romain Rolland, Vaillant-Couturier — Aragon et Nizan en étant les secrétaires de rédaction — dans le comité de direction de la revue de cette même association, *Commune*. Toujours dans le même esprit, il refuse d'adhérer à grand nombre de manifestations qu'il considère excessivement partisans ou trop connotées ; et comme son nom apparaît tout de même, il lui arrive de protester mais aussi de laisser faire<sup>9</sup>. S'il envoie une adhésion de principe, il n'intervient cependant pas au congrès mondial contre la guerre, organisé par Romain Rolland et Barbusse, qui se tient à Amsterdam du 27 au 29 août toujours en 1932 et dans l'organisation duquel le très actif Willy Münzemberg, responsable de la propagande du Komintern pour l'Europe occidentale, joua un rôle important<sup>10</sup>.

L'avènement d'Hitler au pouvoir le pousse comme tant d'autres à une présence plus incisive. Le 21 mars 1933, il préside une manifestation organisée par l'A.E.A.R. ; puis il accepte de siéger au Comité d'honneur du Congrès européen antifasciste à la Salle Pleyel (du 4 au 8 juin), dont les promoteurs étaient encore de tendance communiste<sup>11</sup>. Mais le terrain sur lequel il s'engage le plus — et dans lequel peut-être il se reconnaît le plus — est celui du soutien à l'action et aux conditions difficiles des exilés allemands qui ont trouvé refuge en France, dans la patrie des droits universels mais aussi dans une nation et au cœur d'une population histo-

---

<sup>9</sup> Voir en particulier le cas du Congrès Européen Antifasciste, tenu à la Salle Pleyel du 4 au 8 juin 1933, et les lettres relatives à la présence de son nom, in *Littérature engagée*, *op. cit.*, pp. 46-8, et le *Journal* à la date du 6 juin 1933.

<sup>10</sup> Cf. la lettre à Roger Martin du Gard du 13 juillet 1932, in *Littérature engagée*, pp. 16-7.

<sup>11</sup> Cf. note 9. De l'unification avec le Comité créé lors du congrès précédent surgit le « Comité mondial de lutte contre la guerre et le fascisme » qui, avec la confluence d'une dizaine d'organisations françaises, donne vie au Mouvement Amsterdam-Pleyel proche des directives du Komintern.

riquement ennemies. Son intervention va de l'aide matérielle (loyer, argent, relations) au soutien aux principales initiatives entreprises par les écrivains allemands, d'une part pour conserver le patrimoine culturel auquel Hitler avait déclaré la guerre et le faire interagir avec la culture des pays d'accueil, de l'autre pour encourager une réflexion sur le rôle et les tâches de l'écrivain en exil. Avec Romain Rolland, Feuchtwanger, Heinrich Mann, Gide préside la *Deutsche Freiheitsbibliothek*, Bibliothèque de la liberté ; toujours avec Heinrich Mann et Huxley, il fait partie du comité de rédaction de la revue créée par Klaus Mann (le fils de Thomas), *Die Sammlung* ; il collabore à l'unique quotidien de l'émigration, rédigé à Paris en langue allemande et qui circule dans toute l'Europe<sup>12</sup>. Il devient aussi, aux côtés de Malraux, l'un des protagonistes principaux de la campagne pour la libération du dirigeant communiste bulgare Dimitrov (futur secrétaire du Komintern) et de ses camarades, accusés par les nazis de l'incendie du Reichstag et toujours détenus malgré l'acquiescement. Après avoir présidé un grand meeting (le 8 novembre), il se rend à Berlin, avec Malraux, pour rencontrer le Ministre de la Propagande Goebbels en tant que porte-parole d'un mouvement qui n'accepte pas le simple verdict d'acquiescement et encore moins que ce verdict ne soit pas exécuté<sup>13</sup>. Toujours avec Malraux et le physicien Langevin, il préside le Comité Thaelmann (chef du parti communiste allemand et ancien candidat à la Présidence du Reich, arrêté le 3 mars 1933), un comité qui assume la défense de toutes les victimes du fascisme<sup>14</sup>.

Drainée par ces personnalités et ces interventions, une initiative commence à se dessiner : une initiative — et donc une ligne de conduite — d'engagement politique des intellectuels non dépendante des directives du Komintern. C'est la ligne de conduite qui se manifestera ouvertement avec l'appel lancé par Alain, Langevin et Rivet au lendemain des émeutes antiparlementaires du 6 février 1934, manifeste constitutif du

---

<sup>12</sup> *Pariser Tageblatt*, créé en décembre 1933, qui deviendra *Pariser Tageszeitung* en 1936.

<sup>13</sup> La rencontre n'aura pas lieu, à cause de l'absence de Goebbels ; Gide dépose une lettre au ministère de la Propagande (cf. *Littérature engagée*, pp. 41-2).

<sup>14</sup> Le Comité se constitue à partir d'une grande manifestation promue par le Secours Ouvrier International, à ce moment représenté à Paris par Tina Modotti. Dans l'impossibilité d'y assister, Gide envoie un « Message à la mère de Dimitrov » (*ibid.*, pp. 43-4).

Comité de vigilance des intellectuels antifascistes. Gide y adhère avec conviction, tout comme il participe activement à la création de la revue *Vendredi*, l'hebdomadaire « fondé par les écrivains et les journalistes, et dirigé par eux » — comme le proclame orgueilleusement l'éditorial d'André Chamson, l'un de ses directeurs avec Jean Guéhenno et André Viollis<sup>15</sup>.

Si l'on passe du geste à la parole, c'est-à-dire à la relecture des textes prononcés ou envoyés à de nombreuses occasions — fort heureusement réunis et présentés dans leurs contextes respectifs par Yvonne Davet, dans une édition malheureusement devenue introuvable<sup>16</sup> —, l'on retrouve le même style et le même jeu d'équilibre. Gide dénonce la relation nationalisme-fascisme-guerre ; soutient la nécessité de l'unité dans un nouvel esprit internationaliste et anti-impérialiste ; confirme son étrangeté (plusieurs fois déclarée) au marxisme ; proclame son refus de tout dogmatisme et défend sa propre indépendance, ainsi que la liberté individuelle de l'artiste ; donne la priorité à la « question sociale<sup>17</sup> » et à la défense des droits civils ; reconnaît enfin que, sur ce dernier terrain, le problème se pose aussi en U.R.S.S., où cependant il justifie une politique répressive au nom des fins poursuivies et des nécessités créées par la situation révolutionnaire : « Pourquoi et comment j'en suis arrivé à approuver ici ce que là je réprouve, c'est que, dans le terrorisme allemand, je vois une reprise, un ressaisissement du plus déplorable, du plus détestable passé. Dans l'établissement de la société soviétique, une illimitée promesse d'avenir<sup>18</sup>. »

J'ai cité cet extrait du discours *Fascisme* (allocution inaugurale de la manifestation du 21 mars 1933 susmentionnée) parce qu'il me semble constituer une charnière entre le niveau politique et le niveau existentiel (avant même que culturel), dans la mesure où il fait jouer l'opposition passé/futur, vieux monde/élan juvénile, bien connue depuis les pages des *Nourritures*. Ce discours véhicule en outre une image idéalisée de la

---

<sup>15</sup> N° 1, 8 novembre 1935.

<sup>16</sup> *Littérature engagée*.

<sup>17</sup> Voir en particulier la belle page des « Feuilletés retrouvés », in *Littérature engagée*, p. 52.

<sup>18</sup> « Fascisme », in *Littérature engagée*, pp. 23-5. Dans une lettre à Daniel-Rops du 20 mai 1933, Gide qualifie sa propre attitude envers le communisme d'« espérance » et souligne sa tentative de « le "spiritualiser" de [son] mieux » (*ibid.*, pp. 33-5).

« jeune » révolution (« une illimitée promesse d'avenir »), complémentaire de l'image fantasmée de la jeunesse soviétique. « Ce que vous apportez à notre vieux monde de jeune, de vivace et de neuf, mon cœur l'accueille avec *reconnaissance* : des raisons de dévouement enthousiaste qui redonnent du goût à la vie », peut-on lire dans la lettre *À la jeunesse de l'U.R.S.S.* (1932)<sup>19</sup>.

L'on comprend dès lors parfaitement que Gide ait pu contester sa soi-disant « conversion » au communisme, et revendiqué par contre la cohérence avec soi-même ainsi qu'une fidélité substantielle à l'esprit de la doctrine évangélique<sup>20</sup>.

## 2.

Décidée et entreprise dans ce contexte, la publication de pages du journal dans *La N.R.F.* représente sans doute un choix de surexposition. En 1932, les extraits de la période 1929-1932 avec les premières déclarations telles que « Tout mon cœur applaudit à cette gigantesque et pourtant toute humaine entreprise », « Je voudrais crier très haut ma sympathie pour l'U.R.S.S. et que mon cri soit entendu », « S'il fallait ma vie pour assurer le succès de l'U.R.S.S., je la donnerais aussitôt », produisent un impact considérable, renforcé par le retentissement qu'ils ont dans la presse communiste. Entre avril 1935 et mars 1936, des extraits qui datent de 1932 à 1935 sont couronnés par l'édition des *Nouvelles Nourritures*, hymne à la jeunesse communiste.

Inutile de chercher dans ces pages le moindre écho des publications qui commencent à mettre en doute la fidélité du régime soviétique aux principes de la Révolution d'octobre, comme le récit de Panaït Istrati au retour de la partie non officielle de son voyage en 1927, ou le volu-

---

<sup>19</sup> « À la jeunesse de l'U.R.S.S. », *ibid.*, pp. 26-7. Pour les lettres écrites durant ces années, voir la Notice de Martine Sagaert à *Retour de l'U.R.S.S.*, in *Souvenirs et Voyages*, Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2001, pp. 1311 et 1315.

<sup>20</sup> « Ils ont parlé de ma “conversion” au communisme. S'ils avaient un peu lu mes écrits, ils auraient vu que, de tout temps, j'ai protesté contre les confortables croyances sur lesquelles leur bien-être inique est fondé » (« À la jeunesse de l'U.R.S.S. ») ; « [...] cette décision, j'ai attendu, flottant et balançant, quarante ans avant de la prendre » (lettre à Ramon Fernandez approximativement datée de juin 1933) ; « Cela se rattache à ce que j'ai toujours pensé, toujours écrit ; cela se rattache aussi à la doctrine évangélique : “Qui veut sauver sa vie la perdra” » (entretien à « l'Union pour la vérité »), in *Littérature engagée*, pp. 26, 36, 53.

mineux *Staline* de Boris Souvarine, édité par Plon en 1935 après le refus de Gallimard <sup>21</sup>. Gide, lui aussi, préfère croire aux récits et traités édifiants de Barbusse <sup>22</sup>. Et lui aussi partage la myopie qui atteint une grande partie du monde de la culture tout au long des années au cours desquelles s'affirme le stalinisme (une myopie destinée à se prolonger bien au-delà des années trente, et dans de nombreux cas au-delà du rapport Kruschév au XX<sup>e</sup> congrès, vingt ans plus tard).

Il faut cependant préciser que, dans le cas de Gide, l'excès débordant de déclarations d'amour pour l'U.R.S.S. et sa révolution est contrebalancé par une courageuse défense de l'autonomie de l'art, par le refus d'accepter toute forme de principes régulateurs et par la déception procurée par les produits artistiques de la grande campagne soviétique en faveur de la culture. Dès décembre 1932, dans sa réponse négative à la circulaire de l'A.E.A.R. <sup>23</sup> dans laquelle était sollicitée la construction d'un front commun de lutte à travers l'adhésion à une « charte » élaborée

<sup>21</sup> En 1927 Panaït Istrati pleure d'émotion en assistant, avec la délégation française, aux célébrations du X<sup>e</sup> anniversaire de la Révolution d'octobre ; mais durant les seize mois passés en U.R.S.S. il apprend beaucoup de choses, aussi bien dans ses rencontres avec Pierre Pascal et Victor Serge, fins connaisseurs de la réalité de ce pays, qu'au cours d'un voyage à travers l'Ukraine et le Caucase. Cf. *Vers l'autre flamme, Confession pour vaincus*, Paris : Rieder, 1929. Le volume comprend également *Soviets 1929* de Victor Serge et *La Russie nue* de Boris Souvarine. Il s'agit du premier témoignage important, en Occident, sur le communisme soviétique. Souvarine fera suivre *Staline. Aperçu historique du bolchevisme*, Plon, 1935 (écrit entre 1930 et 1935) ; huitième édition en 1940, avec l'ajout d'un chapitre et d'un « Post-scriptum — La guerre » ; nouvelle édition sans modifications mais avec une introduction de l'auteur, datée d'avril 1977. C'est là que Souvarine raconte que le livre fut présenté à Gallimard par Brice Parain, que plus tard Bataille en parla avec Malraux et obtint sa neutralité et qu'enfin le projet n'aboutit pas à cause de l'intervention de Bernard Groethuysen.

<sup>22</sup> *Voici ce qu'on a fait de la Géorgie*, et *Russie*, Paris : Flammarion, 1929 ; *Staline : un monde nouveau vu à travers un homme*, Paris : Flammarion, 1935, un best-seller. Parmi les images tranquilisantes ou exaltantes, voir aussi Georges Duhamel, *Le Voyage de Moscou*, Paris : Mercure de France, 1928 ; Paul Vaillant-Couturier, *Les Bâtisseurs de la Russie nouvelle*, Paris : Bureau d'Éditions, 1932 ; Léon Moussinac, *Ouvriers dans leur usine* et *Je reviens d'Ukraine*, Paris : Bureau d'Éditions, 1933-1934. Et Romain Rolland de son côté conclut son second roman, *L'Âme enchantée* (1934) en plaidant la cause de l'URSS.

<sup>23</sup> Signée par Paul Vaillant-Couturier, Henri Barbusse, Léon Moussinac, Charles Vildrac et Francis Jourdain.

par une assemblée d'écrivains et d'artistes, il n'hésite pas à déclarer : « Écrire désormais d'après les "principes" d'une "charte" (je reprends les expressions de votre circulaire), cela ferait perdre toute valeur réelle à ce que je pourrais écrire désormais ; ou, plus exactement, ce serait, pour moi, la stérilité<sup>24</sup>. » L'année suivante, il note dans ses *Feuillets* : « je préfère me taire plutôt que de parler sous une dictée, si ceci doit fausser ma voix. » Et il ajoute : « La question sociale m'apparaît aujourd'hui la plus importante et je consens volontiers que l'art subisse, de ce fait, une éclipse prolongée. » Puis, sceptique quant au réalisme triomphant dans la littérature de la « jeune Russie » : « j'estime que l'URSS n'aura définitivement triomphé que le jour où elle pourra produire des œuvres complètement dégagées du souci de la lutte des classes<sup>25</sup>. »

Pour cette raison, Gide décline l'invitation à participer au 1<sup>er</sup> Congrès des Écrivains soviétiques (17 août - 1<sup>er</sup> septembre 1934) qui, dans une atmosphère d'apparente libéralisation mais en réalité au prix d'un affrontement politique féroce, ratifie l'esthétique du « réalisme social » et impose aux écrivains tout un décalogue de comportements et de langages. Il se contente d'envoyer un message, où il confirme ultérieurement le camp à l'intérieur duquel il entend se situer, sans pour autant hésiter à rappeler à l'U.R.S.S. le devoir de réaliser en littérature et en art ce qu'il appelle « un individualisme communiste<sup>26</sup> ». Il accepte également de présider et d'introduire la rencontre organisée par l'A.E.A.R. le 25 oc-

---

<sup>24</sup> In *Littérature engagée*, pp. 17-9. Même ton et mêmes arguments dans la lettre à Barbusse du 31 août 1933 et dans le message à la Présidence, pour motiver sa non adhésion au Congrès Mondial de la Jeunesse contre la Guerre et le Fascisme (filiale du Mouvement Amsterdam-Pleyel). Le *Journal* présente une inversion dans le rapport cause à effet : « Si les questions sociales occupent aujourd'hui ma pensée, c'est aussi que le démon créateur s'en retire » (*Journal II, op. cit.*, 19 juillet 1932, p. 377). Toutefois l'année 1932 se conclut avec cette réaffirmation : « Que l'art et la littérature n'aient que faire des questions sociales, et ne puissent, s'ils s'y aventurent, que se fourvoyer, j'en demeure à peu près convaincu. Et c'est bien aussi pourquoi je me tais depuis que ces questions ont pris le pas dans mon esprit. » (*ibid.*, 29 décembre, p. 388).

<sup>25</sup> *Littérature engagée*, pp. 48-52. Voir aussi le débat « André Gide et notre temps », *ibid.*, pp. 64-76.

<sup>26</sup> « Message au 1<sup>er</sup> Congrès des écrivains soviétiques », *ibid.*, p. 55. Il s'était déjà exprimé dans le *Journal* du 9 février 1932 sur la conciliation entre individualisme et communisme, dans des pages qui seront publiées en 1935 (*Journal II*, p. 348).

tobre à la Mutualité, pour présenter un compte rendu du Congrès. Sans rien ménager de sa reconnaissance et de son admiration, il réplique toutefois, et explicitement, à la ligne qui l'a emporté à Moscou : « J'estime que toute littérature est en grand péril dès que l'écrivain se voit tenu d'obéir à un mot d'ordre. Que la littérature, que l'art puissent servir la Révolution, il va sans dire ; mais il n'a pas à se préoccuper de la servir. Il ne la sert jamais si bien que quand il se préoccupe uniquement du vrai. La littérature n'a pas à se mettre au service de la Révolution. Une littérature asservie est une littérature avilie, si noble et légitime que soit la cause qu'elle sert <sup>27</sup>. »

### 3.

Gide se montre également sceptique quant à l'organisation du Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, qui se tiendra à Paris du 21 au 25 juin 1935, congrès dont le projet avait été envisagé au cours des grandes manifestations précédentes ainsi que dans le milieu des écrivains allemands en exil, mais dont l'idée commence à prendre consistance à Moscou, en marge du Congrès des écrivains soviétiques, lors des rencontres entre Ehrenbourg, Aragon, Malraux, Nizan, Jean-Richard Bloch et l'écrivain allemand Johannes R. Becher, de rigoureuse observance communiste. Gide n'en est certainement pas l'un des promoteurs ni l'un des organisateurs les plus actifs <sup>28</sup>. De plus, contacté par tous, il se retrouve au centre du conflit initial entre deux orientations différentes, celle qui va dans la direction de l'unité la plus large des forces démocratiques et antifascistes et celle de Barbusse, plus traditionnellement pro-communiste et pro-soviétique. D'une part, il partage les réserves de Barbusse, à qui il exprime ses doutes quant à la matu-

---

<sup>27</sup> « Littérature et Révolution », in *Littérature engagée*, pp. 57-61.

<sup>28</sup> Son nom est mis entre parenthèses et accompagné d'un point d'interrogation dans la liste dressée par Becher à l'intention de ses camarades à Moscou ; quelque temps après, Léon Moussinac peut annoncer à Mikhaïl Koltsov qu'un accord a été trouvé avec Barbusse autour d'un premier noyau d'écrivains : « Rolland, Gide, Vildrac, Malraux, Margueritte, M. Martin du Gard, J. Guéhenno et peut-être deux ou trois autres dont Luc Durtain, plus quelques écrivains étrangers » (lettre du 20 janvier 1935). Voir Wolfgang Klein, « La préparation du Congrès », in *Pour la défense de la culture, les textes du Congrès international des écrivains. Paris, juin 1935*, réunis et présentés par Sandra Teroni et Wolfgang Klein, Dijon : EUD, 2005, p. 48.

rité du projet et aux risques qu'il encourt <sup>29</sup>. Mais de l'autre il s'effraye devant la liste des signataires de la convocation, qu'il trouve tendancieuse et qui risque à son avis de faire obstacle à d'autres adhésions éventuelles. Toutefois il signe, contribue personnellement au financement de l'initiative, accepte d'en être le président d'honneur, et s'engage de plus en plus, laissant l'appartement de la rue Vaneau se transformer en une véritable base opérationnelle, comme en témoigne le vif et précieux compte-rendu de la *Petite Dame* <sup>30</sup>. Mais surtout, s'unissant à Malraux, il obtient un résultat politique de grande importance : que l'U.R.S.S., sous la menace de voir annuler l'initiative, pour compenser l'absence de Gorki annoncée au dernier moment, l'U.R.S.S. accepte de laisser participer au Congrès Pasternak et Babel <sup>31</sup>. Avec leur seule présence, les deux grands écrivains apporteront une voix étrangère à l'esprit et aux conclusions du Congrès des écrivains soviétiques, où ils avaient été accusés d'indifférence à la lutte des classes et de productivité insuffisante.

Rien que par cet acte, le duo Malraux-Gide réussit à élargir les mailles d'une organisation qui, malgré les compromis réalisés au terme de pourparlers exténuants et d'événements dramatiques (suicide de Crevel), ne va pas sans encourir de risques. Et les mailles s'élargissant, une place est faite aux collisions idéologiques et aux dissensions politiques dans un Palais de la Mutualité bondé (on y comptera 230 délégués de 38 pays, plus de 100 interventions en 10 séances, face à un parterre de 3 000 personnes). Si des deux, Malraux est l'homme d'action, celui qui prend les initiatives et maîtrise les situations difficiles, le rôle de Gide n'en est pas moins décisif, et non seulement pour le prestige dont il jouit. Tout en étant prodigue d'éloges et de louanges à l'égard des succès de la Russie soviétique, il choisit encore une fois de faire barrage contre le double danger qui menace le Congrès de l'intérieur : celui de transfor-

---

<sup>29</sup> « Vos considérations au sujet du congrès projeté me paraissent des plus pertinentes et je les approuve entièrement. Personnellement je craindrais de me laisser entraîner dans une manifestation aussi imprudente. De plus je tâcherai de faire comprendre autour de moi, aux quelques-uns qui pourraient être pressentis à ce sujet, combien ce projet me paraît peu mûri. [...] La peste soit de tous les vibrions et les zélotes qui s'imaginent agir dès qu'ils s'agitent et déplacent de l'air autour d'eux ! [...] Il ne s'agit point tant, ici d'attirer des gens, que, tout au contraire, d'empêcher quantité d'indésirables. » (Lettre 7 mars 1935, Bibliothèque nationale de France, NAF 16534, f. 123).

<sup>30</sup> Cf. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, Paris : Gallimard, 1974, p. 440.

<sup>31</sup> *Ibid.*, pp. 459-60. L'idée est de Malraux.

mer une assise « pour la défense de la culture » en caisse de résonance de la ligne de politique culturelle dont se font les porte-parole les délégués soviétiques et une partie des communistes européens ; mais aussi celui de réduire le débat sur la crise de la grande tradition humaniste européenne — et des avant-gardes — aux mots d'ordre de l'« humanisme socialiste » et du « réalisme socialiste ». Dans sa bataille, il se trouve bien sûr en bonne compagnie, de Malraux à Benda, des surréalistes au communiste Jean Cassou, de Musil à Max Brod, de l'auteur de *Passage en Inde* à celui du *Monde nouveau*, et de tant d'autres encore qui défendent, chacun avec son propre langage, l'autonomie de la littérature et la nécessité du pluralisme, en mettant en garde contre les intrusions des partis dans le domaine artistique et littéraire. Mais Gide est le seul qui aborde ces questions avec une référence explicite au Congrès des écrivains soviétiques. Il cite Boukharine à l'appui de sa position sur le rôle de la littérature, en feignant d'ignorer que celui-ci avait été battu à ce Congrès, et en ne prévoyant certes pas que le directeur des *Izvestia*, membre du Bureau politique, allait être accusé de complicité avec les services secrets de puissances étrangères et condamné à mort à peine trois ans plus tard. Puis, un réquisitoire sévère contre le caractère factice de la littérature française lui permet de développer la question du rapport littérature-société en valorisant la notion de « sincérité » en contestant l'esthétique du miroir aussi bien que la réponse donnée au désir de « communion » avec le lecteur en terme d'adéquation aux nécessités du présent<sup>32</sup>. Pour le reste, il reste fidèle à sa profession de foi dans la nécessité de concilier des valeurs apparemment opposées comme l'internationalisme et le patriotisme, l'individualisme et le communisme.

Le lendemain Carlo Rosselli, fondateur à Paris du mouvement *Giustizia e Libertà*, écrit dans une lettre à sa femme : « [...] hier soir Gide a merveilleusement parlé. Je ne lui soupçonnais pas tant de force et de

---

<sup>32</sup> Malraux, intervenant au cours de la même séance, lui répond, comme l'attestent les notes manuscrites de son discours : « VIII. Communions fascistes et communistes. Réponse à Gide. Il y a une communion possible dès maintenant avec le peuple ; non dans sa nature (il n'y a jamais communion de nature) mais dans sa finalité, en l'occurrence dans sa volonté révolutionnaire. Toute communion réelle implique une finalité » (*Pour la défense de la culture*, op. cit., p. 198). Gide emploie à peu près les mêmes mots en s'adressant aux étudiants de Moscou : « L'œuvre qui répond uniquement et trop parfaitement à un besoin immédiat risque de paraître bientôt totalement insignifiante » (cf. *Littérature engagée*, pp. 137-8).

courage : le courage de formuler, malgré sa sympathie pour la Russie, certaines vérités fondamentales<sup>33</sup>. » L'énonciation de ces « vérités fondamentales » ne suffit pourtant pas à Gaetano Salvemini (historien et animateur de l'une des premières feuilles clandestines de l'antifascisme italien, expatrié aux États-Unis), qui prend justement le discours de Gide comme point de départ pour énoncer certaines de ses « vérités nécessaires<sup>34</sup> » : que l'absence de liberté assimilait le régime de la Russie stalinienne à ceux de l'Allemagne d'Hitler et de l'Italie de Mussolini, comme en témoignaient la Sibérie ainsi que les cas de Trotski et de Victor Serge.

« Après avoir écouté le discours d'André Gide, je lui demande humblement de m'admettre dans sa société individualiste communiste qui garantit la liberté intellectuelle à tous ses enfants, pas seulement à quelques-uns. S'il m'y accueille, je lui promets de ne jamais lui demander aucun poste : pas même celui de commissaire du peuple ou d'ambassadeur. Mais je me demande si la société soviétique telle qu'elle se présente aujourd'hui est vraiment cette société individualiste communiste où je souhaite d'être admis non comme fonctionnaire mais comme citoyen. » Gide ne pouvait pas rester insensible à ces paroles, ni à celles avec lesquelles Salvemini termine son intervention en appelant au respect d'un principe qui était aussi le sien : « L'intellectuel doit lutter contre toute injustice sociale à côté des classes exploitées qui luttent pour conquérir l'égalité économique, mais il ne doit reconnaître à aucune doctrine le monopole légal de la vérité<sup>35</sup>. » Et cependant, le lendemain même il intervient pour mettre un terme à la discussion suscitée par le discours de Magdeleine Paz, entièrement consacré au cas de Victor Serge. Répliquant sèchement, il déclare de façon déconcertante : « La réussite de l'Union soviétique est pour nous plus importante que tout le reste, nous ne pouvons admettre ce qui pourrait la compromettre » ; ajoutant ensuite : « Il faut du moins que l'U.R.S.S. comprenne que, dans un cas de ce genre, la confiance est la plus grande preuve d'amour que

---

<sup>33</sup> Lettre du 25 juin 1935 dans C. Rosselli, *Dall'esilio. Lettere alla moglie 1929-1937*, Firenze : Passigli, 1997. Dans la lettre suivante, il explicite sa déception à l'égard du « bas niveau bureaucratique littéraire des Soviétiques, banals, serviles, arrogants, et le sot conformisme de tous les autres » (*ibid.*, pp. 191-2).

<sup>34</sup> Ces mots sont encore de Carlo Rosselli.

<sup>35</sup> In *Pour la défense de la culture*, pp. 373-5.

nous puissions lui donner<sup>36</sup>. » Voilà l'issue malheureuse d'une hésitation à affronter la question personnellement et en premier, comme il avait pensé le faire pour empêcher justement ce qui venait de se passer<sup>37</sup>.

Et pourtant, c'est parce que le Congrès des écrivains le transforme en affaire que le cas de Victor Serge — l'écrivain de langue française accusé d'activité contre-révolutionnaire et déporté en 1933 dans l'Oural (ce même Oural qui allait inspirer l'enthousiasme épique d'Aragon : *Hourra, l'Oural !*) — trouve finalement une solution. Comme il l'avait déjà fait avec Goebbels pour solliciter la mise en liberté de Dimitrov, Gide écrit une lettre à l'ambassadeur de l'U.R.S.S. en France, avant de le rencontrer avec Malraux, une lettre comme toujours avisée et respectueuse, dans laquelle il demande qu'il soit tenu compte des exigences « de l'esprit critique des Occidentaux, sans cesse en éveil<sup>38</sup> ». Au même moment, à Moscou, Romain Rolland répète approximativement les mêmes paroles à Staline<sup>39</sup>, rappelant avec plus de sens politique qu'« il est toujours très dangereux, au pays des affaires Calas et Dreyfus, de laisser un individu soi-disant persécuté devenir le centre d'un mouvement de revendication générale ». Ce qui lui permet enfin d'obtenir un résultat.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 455. La même année, il confesse dans son journal : « C'est aussi, c'est beaucoup la bêtise et la malhonnêteté des attaques contre l'U.R.S.S. qui fait qu'aujourd'hui nous mettons quelque obstination à la défendre » (*Journal II*, pp. 509-10).

<sup>37</sup> Cf. *Les Cahiers de la petite dame*, t. II, pp. 466-7. Dans le premier des trois articles (signés Luciano), « Al congresso internazionale per la difesa della cultura », Nicola Chiaromonte écrivait qu'il éprouvait de la « tristesse non privée de dédain » pour Gide si celui-ci avait vraiment préparé une intervention pour Victor Serge et s'était ensuite laissé persuader de n'en lire que les passages dans lesquels s'exprimait sa « confiance » en l'U.R.S.S. (cf. « Giustizia e Libertà », 28 juin 1935, p. 3). Gide avait par ailleurs contribué à faire connaître le cas Serge en France, en faisant publier un article de Pierre Pascal (cf. *Journal II*, 14 avril [1933], p. 409) ; et il avait signé un manifeste en faveur de Trotski quand la France en avait décidé l'expulsion, en 1934 (cf. la Notice de Martine Sagaert in Gide, *Souvenirs et voyages*, *op. cit.*, p. 1315).

<sup>38</sup> *Littérature engagée*, pp. 98-9. Gide demande et obtient pour Serge « l'autorisation de faire parvenir à des éditeurs ses nouveaux écrits » (*ibid.*, p. 100).

<sup>39</sup> «[...] la politique de l'U.R.S.S. ne se préoccupe pas assez de donner à ses amis étrangers les raisons de son action » (Romain Rolland, *Voyage à Moscou (juin-juillet 1935)*, Paris : Albin Michel, 1992, p. 129). Mais le compte rendu des deux mois passés en URSS n'exprime pas une seule réserve sur le socialisme réalisé.

tat : le 15 avril 1936 Victor Serge traverse la frontière soviétique ; et quelques jours plus tard, il écrit à son ami Poulaille (présent au Congrès des écrivains) : « Je suis libre. Je le dois exclusivement à ceux qui m'ont défendu avec une si belle obstination <sup>40</sup>. »

#### 4.

Est-il encore difficile d'expliquer le *Retour de l'U.R.S.S.* (1936), et peut-on parler d'une seconde conversion ? En véritable intellectuel — ou en intellectuel-clerc comme aurait dit Benda — Gide sait opérer la distinction entre son plaisir personnel et le jugement sur une société qui se veut révolutionnaire et socialiste. Il est flatté des honneurs qui lui sont attribués, mais stigmatise les privilèges dont il jouit ; il se sent obligé par l'accueil chaleureux d'une foule simple, mais constate avec consternation l'absence d'esprit critique et le conformisme de celle-ci ; il admire les usines et les écoles modèles, les kolkhozes et les parcs de la culture, mais y perçoit le prix d'une « dépersonnalisation complète », le sacrifice de l'individu à la masse ; il est charmé par les paysages mais voit aussi les misères et les souffrances, les inégalités et les privilèges. Du 17 juin au 22 août 1936, hôte d'un prestige extraordinaire et de la visite duquel le régime stalinien se promettait de tirer un maximum de profit pour la propagande, il prend des notes dans un journal de voyage qu'il niera toujours avoir tenu par crainte qu'on le lui saisisse et qui a été récemment

---

<sup>40</sup> Voir *Cahiers Henry Poulaille*, n° 4-5 (1991), pp. 99-100. Le jugement sur le Congrès des écrivains est toutefois sévère : dans une lettre à Gide, datant de mai 1936 : « [...] vous avez présidé naguère à Paris un congrès international d'écrivains réunis pour la défense de la culture, où la question du droit de penser en U.R.S.S. ne se posa qu'à mon propos et, semble-t-il, contre la volonté de la majorité des congressistes. » (*Esprit*, n° 45 du 1<sup>er</sup> juin 1936, pp. 438-40) ; et dans les *Mémoires d'un révolutionnaire* (Paris : Seuil, 1978) : « Mes amis décidèrent d'aller à ce congrès et d'y exiger la parole. Quelques-uns se firent expulser par le "service d'ordre". Aragon et Ehrenbourg manœuvraient l'assemblée selon des directives occultes. Barbusse, Malraux, Gide, présidèrent avec embarras. Heinrich Mann et Gustave Regler parlèrent des intellectuels persécutés en Allemagne, Gaetano Salvemini des Italiens et de la liberté de pensée en général. Salvemini fit scandale en condamnant "toutes les oppressions" et en prononçant mon nom. Gide, étonné qu'on essayât obstinément d'étouffer un débat, insista pour que la question fût vidée et Malraux, président de séance, finit par donner la parole à Magdeleine Paz qui parla rudement en combattante. » (P. 335).

publié par Martine Segaert<sup>41</sup>. Ces notes, il les retravaille à plusieurs reprises, sans changer grand'chose, ou du moins sans modification substantielle de perspective. Certes, il explicite et radicalise son jugement avec des expressions comme celle-ci, qui reprend, en termes plus lourds, le réquisitoire de Salvemini : « Je doute qu'en aucun autre pays, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus craintif, plus vassalisé<sup>42</sup>. » Mais il est loin de tout dire : il ne fait aucune allusion à la question des grandes purges et des procès contre la vieille garde du P.C.U.S. qui commençaient justement lors de son séjour à Moscou et allaient aboutir à l'exécution de Zinoviev et Kameniev<sup>43</sup>. Depuis l'Espagne, non seulement Aragon mais également ses fidèles amis Jef Last et Pierre Herbart (qui l'avaient accompagné dans son voyage), ainsi que Malraux lui-même, semble-t-il, lui demandent de remettre la publication à plus tard pour ne pas nuire à l'image de l'unique pays qui aide les républicains. Il hésite, mais finit par imprimer son *Retour de l'U.R.S.S.*, accomplissant un geste qui a l'effet d'un détonateur<sup>44</sup>.

Un véritable acte de courage, commente Victor Serge qui, durant son séjour en France, ne manque pas de le rencontrer<sup>45</sup>. Mais Feuchtwanger

<sup>41</sup> Gide, « Carnets d'U.R.S.S. », in *Journal II*, pp. 523-40.

<sup>42</sup> *Retour de l'U.R.S.S.*, in *Souvenirs et voyages*, p. 774.

<sup>43</sup> En seraient également victimes certains représentants de la délégation soviétique à Paris en 1935, de Babel à Luppold, de Koltsov à Kirchon et à Mikitenko.

<sup>44</sup> De ses compagnons de voyage, Pierre Herbart, communiste, écrit *En URSS, 1936* (Paris : Gallimard, 1937) et Eugène Dabit, mort à Sébastopol, laisse un Journal, édité posthume chez Gallimard sous le titre de *Journal intime 1928-1936* (1939). Entre 1936 et 1937, paraissent aussi : Yvon, *Ce qu'est devenue la révolution russe* (avec une préface de Pierre Pascal, « La Révolution prolétarienne »), Kléber Legay, *Un mineur français chez les russes* (« Le Populaire ») et *L'URSS telle qu'elle est* (avec une préface de Gide, Gallimard, 1937), Roland Dorgelès, *Vive la liberté !*, Albin Michel, 1937 et, toujours en 1937, le *Mea culpa* de Céline. En 1938, la première dénonciation des camps, passée inaperçue : Anton Ciliga, *Au pays du grand mensonge*, chez Gallimard. — Douze ans avant son neveu, Charles Gide s'était rendu en U.R.S.S. pour participer à un congrès de coopérateurs et avait rédigé une analyse équilibrée dans *La Russie soviétique* (La Flèche : Dépôt des Publications de la Conciliation, 1924).

<sup>45</sup> « Je sais ce qu'elle [la rupture avec l'URSS] lui coûta. Mais il sentit sa dignité, toute sa personnalité profonde, mise en question. [...] Ce fut douloureux à cause de la nécessité de reconnaître implicitement qu'il s'était trompé en donnant son adhésion au communisme ; à cause des amitiés qu'il fallait rompre ; à cause de la vaste sympathie qu'il fallait perdre. » (V. Serge, *Carnets*, Arles :

réplique aussitôt avec *Moskau 1937*, et la presse communiste le couvre d'insultes. Personne n'accepte de se mesurer en entrant dans le mérite de la question. Brecht, qui par ailleurs met le doigt sur quelques vérités et qui renonce tout de même à publier le compte rendu projeté (il n'avait lu que quelques compte rendus dans les journaux allemands de l'émigration, semble-t-il), ironique et impitoyable comme toujours, reconduit l'ouvrage au « volumineux livre des confessions » gidiennes, et y voit un témoignage de la « dernière erreur » déjà perceptible dans les prémisses : la perspective individualiste, la recherche de « son nouveau pays, pas un pays inconnu mais, au contraire, bien connu, pas un pays construit par les autres mais un pays construit par lui-même, et précisément dans sa propre tête ». Il l'accuse donc d'avoir tout évalué sur la base de ses propres paramètres, et réduit ses critiques aux manifestations de l'ingrassable scepticisme de classe qui caractérise « beaucoup de grands clercs <sup>46</sup> ». Paul Nizan, qui trois ans plus tard, au moment du pacte Ribbentrop-Molotov, allait bruyamment et douloureusement rompre avec les organisations communistes, conteste lui aussi la méthode : avoir jugé le niveau économique et social au moyen d'une enquête psychologique inadéquate, incapable de saisir la complexité ; et de cette méthode il fait dériver des incompréhensions mais aussi des imprécisions et des erreurs sur le terrain factuel. « Tout n'est pas faux — concède-t-il, — mais presque tout est mal interprété, faute de connaissance réelle <sup>47</sup>. »

C'est par réaction aux accusations répétées de superficialité et d'incompétence que Gide écrit les *Retouches* (juillet 1937) : il se documente, lit Trotski et Victor Serge, mais aussi la grande enquête de Citrine, les témoignages de l'ouvrier Yvon et du mineur Legay <sup>48</sup>, et décide de

---

Actes Sud, 1985, p. 32).

<sup>46</sup> B. Brecht, *Forza e debolezza dell'utopia*, in *Scritti sulla letteratura e sull'arte*, Einaudi, 1973, pp. 283-8. Plus expéditif, Ehrenbourg, dans ses mémoires : « un vieux renégat hargneux à la conscience impure » (*La Nuit tombe*, 1966).

<sup>47</sup> P. Nizan, « Un esprit non prévenu : *Retour de l'U.R.S.S.* par André Gide », *Vendredi*, 29 janvier 1937 (puis dans *Pour une nouvelle culture*, textes réunis et présentés par Susan Suleiman, Paris : Grasset, 1971, pp. 240-9). Trois ans auparavant, Nizan avait étudié l'évolution politique de Gide avec grand intérêt : P. Nizan, « André Gide », in *Littérature internationale*, 1934, n° 3 (puis dans *Paul Nizan intellectuel communiste 1926-1940*, Paris : Maspero, 1967, t. I, pp. 122-37. Cf. également les pages documentées d'Herbert Lottman, *La Rive gauche*, Paris : Seuil, 1981, pp. 155-66.

<sup>48</sup> Walter Citrine, *À la recherche de la vérité en Russie* (1937) ; Victor Serge,

fournir des chiffres et des statistiques. En somme, il renchérit.

La guerre, le prix payé par l'U.R.S.S. pour battre le nazisme, la bataille de Stalingrad, font passer au second plan les questions liées à la « construction du socialisme ». Dans la « Présentation » des *Temps Modernes* (octobre 1945), Sartre rend à Gide un premier grand hommage public, en faisant de l'auteur du *Voyage au Congo* une figure exemplaire pour avoir, avec Voltaire et Zola, assumé « la responsabilité propre de l'écrivain », contrairement à Flaubert et aux Goncourt, co-responsables par leur silence, de la répression de la Commune <sup>49</sup>. Dans l'immédiat, Gide répond au manifeste sartrien en attaquant la notion d'« engagement <sup>50</sup> ». Deux ans plus tard, dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, Sartre synthétise : « Je dirai qu'un écrivain est engagé lorsqu'il tâche à prendre la conscience la plus lucide et la plus entière d'être embarqué, c'est-à-dire lorsqu'il fait passer pour lui et pour les autres l'engagement de la spontanéité immédiate au réfléchi <sup>51</sup> ». Et il conclut son long réquisitoire contre toute tentative d'« aliénation » et d'« abstraction » de la littérature, en sanctionnant l'incompatibilité de l'engagement avec l'adhésion au parti communiste, dans lequel il dénonce la superposition de deux conservatismes contradictoires : la scolastique matérialiste et le moralisme chrétien <sup>52</sup>.

C'est dans cet horizon que Gide, désormais octogénaire, décide d'inscrire ses interventions des années trente, autorisant (si ce n'est sollicitant) qu'elles soient réunies en un volume et publiées chez Gallimard, avec son nom d'auteur, sous le titre de *Littérature engagée*, en 1950 <sup>53</sup>. Cette

*Destin d'une révolution* (1937). Pour Legay et Yvon, v. *supra* la note 45.

<sup>49</sup> Sartre, *Situations, II*, *op. cit.*, p. 13.

<sup>50</sup> Dans l'hebdomadaire *Terre des hommes*, n° 8, 17 nov. 1945.

<sup>51</sup> *Situations, II*, p. 124.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 285. En 1947, Sartre voit chez Gide « une éthique strictement réservée à l'écrivain consommateur », dont l'acte gratuit serait l'expression ultime. V. à ce propos Jacques Brigaud, *op. cit.*, pp. 38-44.

<sup>53</sup> En janvier 1948, Gide trouve le reproche de n'avoir jamais su s'engager absurde mais justifié, et il s'explique sur ce point. Puis il ajoute : « Toutefois, lorsque besoin était de témoigner, je n'avais nullement craint de m'engager ; et Sartre le reconnaissait avec une bonne foi parfaite. Mais les *Souvenirs de la Cour d'assises*, non plus que la campagne contre les *Grandes Compagnies concessionnaires* du Congo, ou que le *Retour de l'U.R.S.S.* n'ont presque aucun rapport avec la littérature. » (*Journal II*, p. 1058).

année-là, une séquence du film que Marc Allégret était en train de tourner, *Avec André Gide*, le montre en pleine conversation avec Sartre dans le jardin de Cabris<sup>54</sup>. Toujours la même année, il accepte de collaborer au volume de Richard Crossman, *The God that failed*, où sont réunis les témoignages sur le communisme, d'écrivains (Koestler, Silone, Richard Wright, Louis Fischer, Spender) qui, dans les années trente, en pleine connaissance de cause, en avaient dénoncé les contradictions et les dégénéralions. Il confie à Enid Starkie la tâche de préparer un abrégé de ses deux écrits, qu'il approuve et qu'il signe. Enfin, avec un ton assez solennel, dans le bilan d'une vie, *Ainsi soit-il*, il assume à son crédit la publication de *Retour de l'U.R.S.S.* et de *Corydon* : « Je risquais ma tranquillité dans l'un comme dans l'autre cas, mais il est certaines formes de confort moral qu'il me semble que je payais trop cher, si c'était aux dépens de la véralité<sup>55</sup>. » L'année suivante, à sa mort, Sartre écrit pour *Les Temps Modernes* un article mémorable, « Gide vivant », dans lequel il inclut finalement le *Retour de l'U.R.S.S.* parmi les actes de grand courage<sup>56</sup> et lui rend le meilleur hommage qui puisse venir de la part du philosophe de l'existence : celui d'« avoir vécu ses idées ».

---

<sup>54</sup> Sartre s'était déjà rendu à Cabris pendant l'été 1941, en bicyclette cette fois, en quête d'un soutien pour le mouvement de résistance intellectuelle qu'il venait de créer avec Beauvoir et Merleau-Ponty ; mais sa tentative avait échoué (v. Simone de Beauvoir, *La Force de l'âge*, Paris : Gallimard, coll. « Folio », 1960, t. II, pp. 566-7).

<sup>55</sup> Gide, *Ainsi soit-il*, *op. cit.*, p. 1059.

<sup>56</sup> « [...] il eut le courage de se ranger aux côtés de l'U.R.S.S. quand il était dangereux de le faire et celui, plus grand encore, de se déjuger publiquement quand il estima, à tort ou à raison, qu'il s'était trompé. » (*Situations, IV*, pp. 86-7).

